

Les Temps Modernes

Fondateurs

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

Directeur

Claude Lanzmann

55e ANNEE MARS-AVRIL-MAI 20000 n°608

TÉMOIGNER DE LA SHOAH, I :

Gérard Wacjman, *Oh Les Derniers Jours*

Jean-François Forges, *Shoah : histoire et mémoire*

Michel Henochsberg, *Loin d'Auschwitz, Roberto Benigni, bouffon malin*

LANGUES D'ENFANCE, LANGUES D'EN FRANCE :

Françoise Morvan, *Le monde comme si*

Claude Sicre, *Je n'ai pas toujours eu une certaine idée de la France*

Philippe Blanchet, *Les cultures régionales et l'extrême droite en France : entre manipulations et
inconscience*

Hugues Moutouh, *La République face à ses communautés*

Robert Redeker, *Requiem pour les langues régionales, tombeau pour la République*

Emmanuel Wallon, *Parlez-vous citoyen ?*

Catherine Dana, *Française par omission*

AUTOUR DU RETOUR DE SARTRE :

Juliette Simont, « *Siècles, voici mon siècle, solitaire...* » *Réflexions sur : Le siècle de Sartre de
Bernard-Henri Lévy*

Claude Lanzmann, « *Engagez-vous, rengagez-vous* ». *Sur Les mots de Sartre*

Jean Khalifa, *Deleuze et Sartre : idée d'une conscience impersonnelle*

Jan Patočka, *La critique de l'objectivisme et le problème de la psychologie phénoménologique
chez Sartre et Merleau-Ponty*

*

Jean Michel Salanskis, *Ecce Faber*

Joseph Cohen - Raphaël Zagury-Orly, *Hegel, les Juifs et nous*

*

Christopher Burns, *Le nationaliste*

CHRONIQUES :

Robert Redeker, *Régis Debray, père de la médiologie - La vie des revues*

Micheline B. Servin, *Théâtre et Histoire : une rencontre délicate*

JE N'AI PAS TOUJOURS EU UNE CERTAINE IDÉE DE LA FRANCE

NATION POLITIQUE, NATION ETHNIQUE

La nation française est une communauté politique. Son identité est politique, et non pas culturelle ou linguistico-culturelle. Une nation politique est UNE politiquement, sans cesser d'être elle-même. Comme les autres siècles nous ont appris qu'elle pouvait être religieusement plurielle, par exemple. Comme le siècle qui vient va nous apprendre à vivre dans une deuxième entité politique, l'Europe, qui sera forcément linguistico-culturellement plurielle.

Mais la nation française, pour des raisons complexes que je ne vais pas exhaustivement énumérer et analyser ici et qui ont moins à voir avec le « jacobinisme » qu'avec la logique de l'Empire et ses suites ¹, s'est efforcée, tout au long du XIX^e siècle et du XX^e siècle, et en toute conscience obscure de ce qu'elle faisait, de passer du statut de nation politique à celui de nation ethnique. C'est pour servir ce dessein mal compris qu'elle s'est inventé une histoire (Lavissee, Michelet, et les autres ²), de ridicules ancêtres communs habitant une patrie déjà-là-de-toute-éternité (cette mythique Gaule dont on peut *ENCORE* entendre parler sérieusement non seulement à l'école *sed etiam* à l'université), toute une culture et hélas bien plus grave tout un folklore antifolklorique bien de chez nous qui touche à tous les domaines ³. Et qu'on a imposé, qu'on impose encore à tous par l'intermédiaire des institutions.

Ce dessein obscur procédait d'un dessein clair et généreux : il fallait tirer les Français de leurs diverses prisons ethniques en leur offrant l'asile politique d'une nation contractuelle formée de citoyens libres et égaux. Mais le dessein obscur s'est, à la faveur de la nécessité (celle d'une langue commune mais aussi celle d'une culture politique commune), puis à cause d'une formidable erreur d'entendement, lié aux meilleures intentions, si intimement mêlé au dessein clair qu'encore aujourd'hui beaucoup n'y voient que du feu. On comprend la gravité de la chose quand on s'aperçoit que la culture française (littérature, philosophie, sociologie, arts, cinéma, chanson, etc.) procède toujours, en dernière instance, d'une volonté politique qui englobe ce double

1 Logique préparée par l'Ancien Régime. Relire *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville.

2 Voir par exemple Suzanne Citron, *Le Mythe national, L'histoire de France en question*, Editions Ouvrières, 1987. Nouvelle édition 1991.

3 Voir C. Sicre, *Vive l'Amérique*, Publisud, Paris, 1998, et *Du trad et des Trobs*, et plus loin le paragraphe intitulé « Du folklore ».

dessein. Qu'il n'y a pas une seule œuvre en français qui ne soit marquée par cette double détermination première. Un système de pensée. Un rapport au monde. L'identité française. J'y reviendrai.

DES LANGUES

C'est au départ dans le premier dessein que la République a tenté d'éradiquer les autres langues. Mais l'obscurité des Lumières a permis à l'autre de naître et de grandir en son sein. Jusqu'à ce qu'on les confonde.

Il y avait des antécédents, que Henri Meschonnic dévoile dans son *De la langue française*⁴, la meilleure histoire d'un mythe. J'insisterai moi-même sur ce Malherbe qui ne vint enfin que pour « dégasconner la Cour », car il y a là matière à réflexion : c'est contre l'occitan (le béarnais parlé par Henri IV et son entourage, le gascon des mousquetaires) que s'est principalement constituée l'idéologie de la langue française que perpétuent l'Académie et nos institutions. Rivarol n'était pas une lumière. Mais son « universalité » a marqué. Confusion, restée incritiquée jusqu'à ces dernières années, entre ce qui vient de la langue et ce qui vient du discours. D'où sort cette confusion entre le discours des Lumières et leur langue, à laquelle s'attachera désormais un rôle messianique⁵. La langue qui va libérer l'humanité. Mythe du caractère des langues, mythe de leur richesse mesurée au nombre de mots des dictionnaires, mythe de leur pureté mesurée par d'improbables généalogies et récemment protégée par la loi, mythe de leur qualité mesurée à leur rayonnement. Mythe de la clarté. La clarté française qui fait de tous les locuteurs d'autres langues, dans le monde, des masticqueurs de charabias.

Tout un arsenal de notions, vides de sens linguistique mais non de sens politique, qui va permettre en toute bonne conscience ;

--de tenter d'éradiquer les autres langues de la République sans se poser trop de questions ;

--d'ignorer leurs littératures et leurs écrits de toutes sortes pour ne les voir que comme langues parlées et, ainsi, d'enraciner une dichotomie oral/écrit et une dichotomie populaire/savant qui ne seront pas sans conséquences, toujours actuelles, sur les fondements de la linguistique, de l'histoire, de la sociologie et de l'ethnologie françaises (par ailleurs l'ignorance des littératures est une véritable catastrophe nationale, qui va nous obliger, à terme, à repenser de fond en comble toute la littérature française et plusieurs siècles de critique) ;

--d'ignorer superbement les langues étrangères, de mépriser les langues des pays colonisés (« idiomes », « charabias ») et, ignorant leurs langues, d'ignorer leurs cultures, avec de graves conséquences tous azimuts pour la pensée française, qui en est globalement au même point à la fin du XX^e

4 Henri Meschonnic, *De la langue française*, Hachette, Paris, 1997.

5 Voir H. Meschonnic, *Critique du rythme*, Verdier, Lagrasse, 1982.

siècle.

Les régionalistes et les nationalistes régionaux de France, et beaucoup de nationalistes des ex-pays colonisés, vont reprendre certains de ces mythes (caractère des langues, d'où ils tirent le fameux argument qu'une langue entraîne un rapport au monde spécifique⁶ ; richesse mesurée au nombre de mots, d'où la somme faite des différents parlers et des vocabulaires de toutes les époques ; pureté, qualité, etc.), qu'ils ont appris à l'école française, pour les retourner contre l'Etat français. Ce qui les enferme dans une revendication linguistique étroite, à l'image de leur conception de la langue, avec laquelle ce qui relève de la culture n'est associé que mécaniquement⁷. Se privant ainsi eux-mêmes - et privant la France - d'une revendication culturelle propre à ruiner en profondeur le nationalisme et l'ethnisme français, à faire avancer la réflexion générale sur ces questions, à renforcer la République, et donc à construire le seul vecteur d'avancée possible pour les cultures qu'ils défendent, il ne leur reste plus que la solution de passer directement (et encore une fois mécaniquement) de la revendication linguistique à la revendication politico-institutionnelle (statuts...) et politico-économique⁸. Trouvant là des théories (« colonialisme intérieur »⁹) et des slogans qui viendront donner des arguments conséquents aux « défenseurs de la République ». Trouvant aussi par là des sympathies peu exigeantes et quelque peu condescendantes (du type « la France n'est pas menacée par ces langues » ou « la France doit s'enrichir de sa diversité ») qui peuvent parfois se révéler, pour ces langues et cultures, des adversaires pires que les antipathies « républicaines ».

La notion de diversité, employée par les tenants de la ratification de la Charte des Langues et par le Président de la République en voyage dans les pays francophones et dans les DOM-TOM, s'oppose au concept de pluralité. Le respect de la diversité est le respect d'identités secondaires qui laissent inchangée l'identité culturelle principale (la française) alors que la pluralité implique un dialogue d'égal à égal et une interaction réciproque. Le mouvement contre l'inertie.

C'est un mauvais service que Kofi Yamgnane, croyant bien faire, rend aux défenseurs des langues/cultures en parlant de la nécessité de « retrouver, sauver des racines face à la mondialisation ». Les racines c'est ce qui bloque au sol (en continuant la métaphore, on pourrait dire : ce qui ne permet qu'une

6 Il faudra attendre Félix Castan et son concept de « posture d'une langue et de ses écrivains » (forgé dans l'étude de la littérature occitane) ainsi qu'Henri Meschonnic et sa critique du « rythme » pour mieux cerner l'origine de cette spécificité.

7 Voir, entre autres, Claude Duneton, *Parler croquant*, excellent exemple du binarisme populaire/savant, qui ignore la littérature occitane.

8 Les sociologues mécanicistes les encouragent dans cette voie. Cf. par exemple Touraine (Dubet, Wiervoka), *Le pays contre l'Etat : luttes occitanes*, Seuil, 1981, dans lequel on voit comment ils évacuent systématiquement le fait culturel.

9 Dont le grand penseur est Robert Lafont qui, lui, connaît très bien la littérature occitane. Mais beaucoup de ses épigones peuvent l'ignorer en toute bonne conscience après l'avoir lu. Voir aussi L.-J. Calvet, *Linguistique et colonialisme*, Payot, 1979. Voir aussi le numéro spécial des *Temps modernes* sur ce sujet (1976).

vie végétative, qui transforme les gens en légumes). Identité déterminée, biologique, ethnique. Le contraire du choix, moteur des militants occitans, bretons, corses, etc. Quant au « face à la mondialisation », il occulte le problème central : le centralisme français. Confusions, dont le débat n'a vraiment pas besoin.

La pensée française, cloîtrée dans un nationalisme/régionalisme dont, bien sûr, elle sera la dernière à prendre conscience, puisqu'elle se croit le fleuron de l'universalisme, a gangrené jusqu'à la pensée de ceux qui, en France, dénoncent ce nationalisme. Qui reproduisent, dans leur dénonciation, les schémas établis par ce nationalisme. Nous venons de le voir pour ce qui concerne la langue. Mais c'est le cas sur tous les sujets. C'est le cas, par exemple, lorsque les défenseurs des langues/cultures de France acceptent tous sans broncher le qualificatif de « régionales » pour leurs langues et cultures. L'acceptant, ils sont déjà dans la souricière, qu'aucun piègeur n'a disposé sciemment. La souricière est là depuis toujours, nous vivons tous dedans. Lors du débat médiatique de l'an passé sur la Charte, personne à ma connaissance¹⁰, ni parmi les défenseurs ni parmi les attaquants de la Charte, n'a contesté ce qualificatif. Dans toute la presse les défenseurs des langues et cultures de France ont été systématiquement appelés « régionalistes ». Glissement d'une revendication culturelle à une revendication ethnique, parce que territorialisée et incluant d'autres facteurs (politiques, socio-économiques). Les « républicains » effarouchés par les revendications régionalistes les ont eux-mêmes situés là où elles n'étaient pas. Parce que leur pensée « républicaine » les empêche de concevoir autrement les choses, les aveugle. Parce que, ayant une conception instrumentaliste de la langue, ils ont sans le savoir une conception ethnique des identités culturelles¹¹. Les régionalistes ne sont ici que des victimes comme les autres. D'un retard, d'un blocage général de la pensée française. D'un mythe qui a la peau dure. Mais victimes d'un mythe dont ils devaient être les maîtres pourfendeurs. Non qu'ils en soient les principales victimes : toute la société française en souffre également. Mais parce que c'est centralement à partir de l'étude, qui les concerne au premier chef, de la spécificité du processus d'occultation/négation/éradication des identités linguistico-culturelles de France, que ce mythe peut être attaqué. Processus qui s'est réalisé dans le cadre des valeurs de la République et dans leur respect. Qui, à l'inverse de ce qui a pu se passer ailleurs (à l'étranger mais aussi dans les pays colonisés par la France), où il s'est toujours réalisé dans des histoires de minorisations politiques ou politico-économiques, s'est réalisé ici dans le même mouvement qui installait liberté, égalité et unité politique, *exactement comme si celui-là* (le processus d'occultation) *était le prix à payer pour celles-ci*. D'où les

10 Hormis Félix Castan (*L'Humanité* du 9 juillet 1999), Henri Meschonnic et moi-même (*Libération* du 13 juillet 1999).

11 Pour le concept d'identité culturelle, voir F. Castan, *Manifeste multiculturel (et antirégionaliste)*, Cocagne, 1984, et F. Castan et H. Meschonnic, *Actes du Forum des Langues du Monde*, *op.cit.*

confusions. Histoire complexe, celle de l'identité de la France, loin de ses mythes et de ses clichés. Que seule une plongée dans l'histoire d'une culture occultée peut faire surgir, mobilisant, du même coup, les concepts nécessaires à la pensée de l'autonomie des systèmes culturels par rapport au politique et au politico-économique ¹².

La reproduction, par les régionalistes, des schémas établis par le nationalisme universaliste français, on la voit encore à l'œuvre lorsque du schéma « une nation, un peuple, une culture, une langue », que leur a enseigné la République une et indivisible, ils tirent à l'envers : une langue, une culture, donc un peuple, voire une nation (ou une région crypto-nation). Les renforcent dans ce schéma ceux qui, au lieu de leur proposer une autre pensée, crient au loup communautariste et particulariste chaque fois qu'il est question d'ouvrir des portes à la revendication culturelle. Comme, par exemple, à l'occasion de la signature de la Charte, ou les « républicanistes ¹³ » n'ont entendu (et quand ils ne les entendaient pas, les inventaient) que les discours les plus fermés des nationalistes régionaux. Non par calcul. Tout simplement parce que ce sont les seuls discours qu'ils peuvent entendre. *Parce que républicanistes et régionalistes nationalitaires ont la même conception, nationaliste, des rapports langue/culture-politique* : simplement ils l'appliquent dans la défense de nations qui s'opposent. Les républicanistes ont balayé d'emblée les arguments d'évidence : le nombre, restreint et bien ciblé, des articles de la Charte retenus pour signature ; le fait, barrant la route à toute possibilité – fictionnesque -d'aventures communautaristes, que la langue française est un acquis irréversible pour tous les Français, que son statut privilégié reste inchangé, que personne n'en demande le changement, que les droits sont donnés à des langues/cultures et non à des communautés ; le fait, inventant une nouvelle source d'égalité et ouvrant la route à une pluriculturalité déterritorialisée (deux axes d'un renforcement des valeurs de la République), que la France considère siennes les langues (dites « minoritaires ¹⁴ ») des immigrants sans statut dans leur pays d'origine ; le fait que le régionalisme nationalitaire est marginal dans tout le pays (hors DOM-TOM et Corse) comme le prouvent toutes les élections depuis vingt-cinq ans ¹⁵.

12 Voir F.Castan, *Manifeste*, op.cit et autres travaux.

13 Nous emploierons désormais ce terme pour désigner les idéologues de la République unitariste.

14 Sur la critique de la notion de « langues minoritaires » cf. Meschonnic/Sicre, interview *Libération* déjà citée. Même si, derrière cette reconnaissance, aucune stratégie ne se profilait, l'ouverture était considérable. Car c'était l'intégration/assimilation qui était en cause. Assimilation à un déjà-là tout prêt (à penser) donc à une identité fermée qui refuse l'apport culturel des migrants, qui les coupe de leur histoire, qui détruit ce qui peut être des passerelles entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Politique à éradiquer, pour mettre en place celle d'une intégration civique plus forte et d'une pluralité culturelle qui nous servirait dans nos rapports avec certains pays. Et dans certaines banlieues.

15 Il faut convenir, à la décharge des républicanistes, que le projet gouvernemental, bien que généreux, sérieux, ouvert aux cultures et fermé aux régionalismes, ne propose pas lui-même une vision claire et solide de ce que peut être une France pluriculturelle. Le « régionalisme républicain » de B. Poignant est toujours un régionalisme.

Nous prendrons un dernier exemple de ces cercles vicieux : nombre d'écrivains et d'intellectuels ont récemment mis en avant (certains l'avaient déjà fait) la formule « ma patrie c'est ma langue ¹⁶ »: cet appel, dont la fonction première est d'alerter les Français sur le risque que fait prétendument courir la culture anglo-saxonne à la culture française, est un aveu : la langue française est ce qui constitue la nation ¹⁷, la nation française est, donc, une nation ethnique. Aveu qui contredit les discours « républicains » tenus par les mêmes face aux défenseurs des langues dites « régionales ». Qui est une insulte - involontaire, bien sûr ¹⁸, néanmoins gravissime - à tous ceux (Alsaciens, Bretons, Corses, Basques, Catalans, Flamands, Savoyards, Nord-Africains, Noirs-Africains, Asiatiques...) qui, depuis son avènement, se sont battus pour la République en parlant d'autres langues que le français. Qui est un formidable argument de plus donné aux régionalistes et nationalistes régionaux : si la patrie c'est la langue, la langue « naturelle » de mon pays/people n'étant pas le français, la France n'est pas ma patrie, ma patrie c'est donc la Corse, la Bretagne, l'Occitanie... ; en voulant faire disparaître les langues corse, bretonne, occitane..., la France a voulu détruire des patries... On n'en sort pas.

On le voit, faux débats et cercles vicieux ont été jusqu'ici notre lot. Les intellectuels et les hommes politiques, connus par ailleurs pour être profonds ou exigeants, l'ont peu été sur ces problèmes : soit ils sont restés dans une prudente réserve, soit ils ont dégainé les pires clichés ¹⁹. Une conclusion s'impose : il n'y a pas, en France, place pour une pensée de la pluralité linguistico-culturelle libre de déterminants politico-économiques ou sociopolitiques territorialisés. C'est dire qu'il n'y a pas place pour une pensée de la pluralité linguistico-culturelle tout court. Ce qui revient à dire qu'il n'y a pas place pour une pensée de la pluralité culturelle en général, car que serait

16 Cf. notamment la pleine page ainsi titrée qu'a donnée *Le Figaro* à Alain Decaux le 10 décembre 1999.

17 A moins que ces gens-là ne parlent de patries qui ne sont pas des nations. Dans quel retour vers quelles vieilles lunes?

18 On peut mesurer, à la taille de cette bévue, dans quelle panade sont ces intellectuels. Obligés de combattre sur deux fronts, ils se contredisent sans cesse : les arguments qu'ils développent contre le prétendu impérialisme culturel américain (nécessité du respect de la diversité des langues et cultures, exception culturelle...) sont autant d'armes qu'ils donnent aux régionalistes, les arguments qu'ils opposent aux régionalistes (unité culturelle de l'Etat, nécessité de l'ouverture à la modernité, critique du repli identitaire) sont autant d'armes qui se retournent contre eux dans leur premier combat. C'est, peut-être, la peur de ces contradictions, et d'autres du même genre, qui fait que certains intellectuels réputés : a) se gardent bien d'intervenir sur les problèmes linguistico-culturels ou « régionalistes » français où pourtant leurs analyses et leurs prises de position pourraient, mieux que partout ailleurs, avoir tout à la fois une portée pédagogique et une efficacité politique directes et immédiates ; b) sont, comparés aux intellectuels d'autres pays, particulièrement timides sur les questions linguistico-culturelles lorsque, se posant en champions des droits de l'homme, ils interviennent sur les conflits pourtant baptisés « ethniques » de certains pays étrangers. La nécessité d'une déclaration des Droits des Langues et des Cultures, proposée par Henri Meschonnic dans un article intitulé « Sur l'Inégalité des Langues » (communication personnelle), sera discutée au Forum des Langues à Toulouse, le 28 mai 2000.

19 Cf. la revue *la Linha Imaginôt*, qui s'est fait une spécialité d'épingler ces clichés (C/o J.M. Buge, 42 rue de la Banque, 82000 Montauban, tél. :05 63 63 08 58).

une pluralité qui n'accepterait pas les altérités linguistico-culturelles, sinon le contraire d'une pluralité ? Ce qui revient à dire - car il n'y a de culture que plurielle et pluralisante - qu'il n'y a pas place, en France, pour une pensée de la culture. Idéologies et bricolages parcellaires occupent le terrain, la théorie critique reste inaudible sur la place publique. Mais elle existe. Comme existent des mouvements de défense et de promotion des langues/cultures de France qui ne sont ni régionalistes (occitans, bretons, corses...français) ni nationalistes (français, occitans, bretons, corses...). Dont la caractéristique est de mener un combat pour plus de République (renforcement de la solidarité nationale) ; pour l'instauration d'une pluralité linguistico-culturelle (« que la République soit Une politiquement et divisible culturellement » Félix Castan) par le moyen d'une radicale décentralisation culturelle (qui suive une logique indépendante de celle de la nécessaire décentralisation administrative, économique et politique) ; enfin pour une démocratisation culturelle aussi radicale.

LA RÉPUBLIQUE CONTRE LA DÉMOCRATIE

Avec la Révolution, le mot d'ordre est : éduquer le peuple, le hisser jusqu'à la lumière des grandes œuvres, des hautes réflexions. Contre le règne des superstitions et des particularismes. Excellent programme. Mais il y a un revers à la médaille : en voulant arracher les mauvaises herbes, on a tout arraché, on a dispersé le terreau, on a desséché le sol, on a tué la vie dans ses sources plurielles et multifonctionnelles, dans ses assises complexes. Pis, on fait ça depuis le haut, depuis le centre, en service commandé, de l'Empereur ou des ministères jusqu'à la base, par une série de relais condescendants. Ainsi on a habitué le peuple à se méfier de lui-même, de son organisation et de ses productions « spontanées », on l'a habitué à tout espérer d'en haut. Les ploucs savent alors qu'il n'est de bon bec que de Paris, et n'ont pas à débattre de quoi que ce soit. Tout doit être repensé dans les hautes sphères. En français, manière de couper la langue au peuple, pour finir de lui enlever la parole. La République, très progressiste en ce sens qu'elle veut permettre à tous d'accéder aux valeurs de l'élite, ne se rend pas compte que ce faisant comme elle le fait, elle donne aux élites un pouvoir considérable et sans partage sur le peuple. Sans contre-pouvoir. Le peuple ne peut plus discuter ces valeurs en les confrontant à ses propres réalités. Ne peut plus inventer. En ce sens, et en cette matière, la République est anti-démocratique²⁰.

Ce modèle a tenu tant bien que mal jusqu'à nos jours. Il a été souvent contesté, peu ébranlé : tout au contraire il s'est renforcé. Il est aujourd'hui plus omniprésent que jamais, et, en même temps, il est attaqué par des forces sans rapport entre elles mais objectivement alliées. D'un côté, le

²⁰ Texte extrait de *Du Trad et des Trobs*, interview citée.

mouvement général de démocratisation culturelle de la société française, qui suit globalement le modèle nord-américain. De l'autre, le mouvement des identités linguistico-culturelles.

Il est vain de chercher l'origine de la nord-américanisation culturelle de la société française dans un quelconque « impérialisme ». Qui n'explique rien, et moins que d'autres encore, les faits les plus spectaculaires et les plus profonds toujours pris en exemple - ce qui concerne la musique, entre autres - et dont « l'analyse » est colportée par des gens qui ne sont *JAMAIS* allés les examiner dans leur histoire et leurs réalités²¹. Tout montre, au contraire, que c'est le caractère démocratique (certains disent « médiocratique », d'autres parlent de « sous-culture », ce qui revient à juger ce caractère démocratique, non à le nier comme tel) du système culturel nord-américain qui l'a fait ce qu'il est, qui explique sa réussite universelle, même si le pouvoir de l'argent²² vole toujours au secours des victoires culturelles. Le peuple français a voulu et veut encore s'américaniser culturellement pour démocratiser la société française, et il sait mieux que quiconque quelles sont les limites du modèle. Et c'est toujours dans une aspiration similaire, mais parallèle, à plus de démocratie culturelle, pour échapper à l'étouffoir du centralisme et de l'unitarisme français, que se lèvent dans les années 60 et 70, contre le vieux régionalisme provincialiste, les mouvements des identités linguistico-culturelles²³. Dont il faut noter que ceux-ci sont les seuls contre-pouvoirs (parce qu'ils partent de la base, parce qu'ils sont militants, parce que les courants profonds de l'histoire dans lesquels ils veulent se situer, tout en les ré-interprétant, constituent une barrière pour les modes) au modèle extérieur tendant à cloner et à recloner passagèrement les comportements.

DU FOLKLORE

En français de France, « folklore » a pris depuis longtemps un sens péjoratif²⁴. Ce n'est pas un hasard si la France n'a aucun terme pour désigner « l'apport, anonyme, quotidien et sans cesse réinventé, du peuple, dans sa pluralité, à la culture. Qui s'ajuste à toutes les situations, qui répond au savant et lui emprunte, qui puise partout pour remplir son rôle »²⁵. La

21 Voir, pour la musique, la critique des contrevérités anti-américaines dans C.Sicre, *Vive l'Amérique*, *op.cit.* Et surtout dans *la Linha Imaginòt*.

22 Pour le rapport entre argent et démocratie, revoir Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, toujours plus d'actualité.

23 Intuition collective d'une remarquable prescience et action persévérante sans théoriciens ni stratèges qui, depuis cinquante ans, prennent à contre-pied, dans ce domaine, les statu quo conservateurs aussi bien que les utopies progressistes, objectivement alliées pour le maintien d'un rapport condescendant (là égoïste, ici généreux) entre les élites et le peuple.

24 Pour illustrer ces propos, rien de plus révélateur que le précipité de mépris tous azimuts que constitue l'article de Ph.Sollers intitulé « La France moisie » dans *le Monde* du 28 février 1999.

25 Extrait de C.Sicre, *Du trad et des Trobs*, interview citée.

notion de « culture populaire » a essayé de combler ce manque. Par un binarisme (savant/populaire) lié à d'autres (tradition/modernité, rural/urbain, écrit/oral) qui paralyse la pensée. Car la culture c'est justement l'interaction permanente, multiforme, multifonctionnelle, des œuvres savantes et du folklore²⁶.

Si la France n'a pas de terme pour désigner cet apport, ou plutôt si elle n'en a qu'un, fragmentaire et méprisant, et un autre qui ne pense pas cet apport mais le momifie dans une opposition stérile, c'est tout simplement parce qu'elle a, par tous les moyens, détruit, ou affaiblit en tentant de les détruire, non seulement les œuvres des divers folklores mais surtout les réseaux d'élaboration, d'évolution, de diffusion et de promotion de ces « œuvres », ceux déjà existants et ceux qui voulurent, par la suite, se développer (en bref tous les réseaux, filières et regroupements locaux, interlocaux, interrégionaux, horizontaux, transversaux). Pour les remplacer par des réseaux toujours condescendants - des ministères et des élites VERS le peuple²⁷ et de Paris vers la province - pour d'autres œuvres, devenant passages obligés et exclusifs (école - de la maternelle à l'université -, journaux nationaux, revues, éditeurs, critiques, producteurs, etc.). Provincialisant tout le reste.

Condescendit donc, tout au long du XIX^e et du XX^e, toute une « culture savante » dont la fonction était d'apporter les lumières au peuple pour combattre le « folklore » de ses préjugés et de ses superstitions. Une démarche d'assimilation à la langue et à la culture françaises pour une démarche d'assimilation aux valeurs de la République devenues celles de l'Etat dans les domaines qui nous occupent. En oubliant qu'il n'y a pas de « culture savante » pure et que toute culture, pour savante qu'elle soit, transporte avec elle les éléments d'un folklore, celui du milieu dans lequel elle est élaborée, diffusée, promue, discutée. En oubliant aussi que les réseaux mis en place par et pour la diffusion de ces œuvres, *passages obligés et à sens unique*, pouvaient servir à d'autres marchandises culturelles qu'à cette « culture savante », et notamment à celles sorties du folklore de la capitale, devenu centre tout-puissant. Ces réseaux à sens unique se mirent illico à servir, à croître, à se multiplier et c'est alors, sur la province, une formidable déferlante (qui n'a pas encore cessé) de « culture populaire » (on comprend mieux maintenant cette expression) parisienne, qui touche à tous les domaines et qui est diffusée par toutes sortes d'agents. Livres, journaux, revues, recueils illustrés, almanachs, catalogues de produits accompagnés de conseils, méthodes de tout, chansons, musique, tableaux, conférenciers, représentants, marchands ambulants, modistes (modes de Paris), système de ventes par correspondance, troupes de théâtre et de musique, envoyés du

26 Voir F.Castan, *Manifeste*, *op. cit.*

27 La fameuse expression « d'accès à la culture » qui définit celle-ci comme des choses (choses-déjà-là) et non comme un rapport, est encore SÉRIEUSEMENT usitée par toutes les Institutions et par de nombreux intellectuels, le dernier épinglé par *la Linha Imaginôt* étant le «philosophe»(?) Serres.

gouvernement en missions officielles, officieuses ou privées, idéologues *free-lance*, prometteurs de monts et merveilles, etc., une nouvelle frontière est née pour des pionniers et toutes sortes d'évangélistes républicains, laïques mais surtout parisiens et francophones. Qui dira un jour cette épopée²⁸ (vue par certains de ses Indiens on la trouve ici et là dans la poésie et le roman occitans)?

Epopée qui est celle, derrière l'essor d'une communication utilitaire et l'indéniable éveil des curiosités, de la mise en place, sur tout le territoire, d'un folklore antifolklorique (en ce sens qu'il n'est pas ce mouvement, d'invention plurielle, qui constitue ses porteurs en acteurs pour une infinie re-création de lui-même, mais un ensemble de produits, élaborés ailleurs que dans les lieux, les milieux et les fonctions où il se diffuse, dont un des messages essentiels résultants est de dévaloriser²⁹ ces lieux, milieux et fonctions, de couper définitivement leur parole aux consommateurs). Un folklore parisien se développe pour devenir un folklore français anti-folklorique, qui hébète des populations partout où il passe³⁰. Et si l'on sait voir que cette déferlante est épaulée, justifiée dans ses propos, par des entreprises nationales synchrones qui sont les retombées de la philosophie de l'Etat, à savoir l'Education nationale et sa négation des langues/cultures, la substitution des marques toponymiques et anthroponymiques d'une langue par une autre, la substitution d'un passé et d'une identité à d'autres par les historiens nationalistes, etc., on s'aperçoit que c'est dans un véritable processus d'assimilation ethnique que se lance le pays sans bien le savoir.

Avec pour conséquences directes et indirectes : confiance en l'Etat et, en général, dans les institutions pour régler tous les problèmes, assistantat généralisé, manque d'esprit d'entreprise et d'initiative, monolinguisme béat, hypercompensations nationalistes, Paris et le désert français, coupure peuple non parisien d'avec les élites et ses multiples conséquences, etc., la liste serait très longue. Peut-on mettre tout ça en balance avec d'autres conséquences, et notamment l'ascension concomitante d'une méritocratie, ses grandes et petites œuvres persévérantes, la stabilité de l'Etat, l'unité de la nation, la solidarité nationale, l'égalité politique des citoyens ? Il n'est pas dans mon propos de refaire l'histoire, mais d'en dire ce que j'en comprends pour participer à ce qu'elle se fasse au mieux aujourd'hui. Et ici ce que je comprends, grâce à cette analyse, c'est pourquoi les Français, dans leur majorité, vont se montrer avides d'autres folklores capables de remplacer/transformer le leur, dès qu'ils en sentiront la possibilité. Allant les

28 Pour la chanson, voir Sicre, *Un matériau d'analyse des situations d'interculturalité en France : la chanson*, in Actes du colloque L'Interculturel en Education et en Sciences humaines, Toulouse le Mirail, 1986. Ecouter aussi Claude Sicre et Fabulous Trobadors, *On the Linha Imaginôt*, CD, Mercury, 1998.

29 Des langues à l'accent, la majorité des snobismes français vont jouer des marqueurs ethniques.

30 Ce n'est pas contre les valeurs de la République ou Victor Hugo que s'emporte Fourès, tribun du félibrige rouge. C'est contre la chanson *L'Amant d'Amanda* vendue sur un marché. Voir Auguste Fourès, *La Gueuserie*, Rééditions GARAE, Carcassonne, 1981.

chercher soit dans des ailleurs où ils étaient vivants et exemplaires, soit dans des autrefois où ils avaient été vivants, quitte à produire une littérature les parant d'exemplarité. Certains pionniers allant les chercher dans les deux à la fois ³¹.

Les Français sont littéralement *allés chercher* le folklore nord-américain dès après qu'ils ont eu l'occasion de le découvrir, soit par les voyages de certains aux USA, soit quand des représentants en nombre du peuple américain sont venus en France (guerre de 14-18, guerre de 39-45) : nous ne nous attarderons pas sur la liste de ce qu'ils ont ramené et pourquoi (une histoire à faire) pour nous consacrer au domaine que je connais le mieux et qui est, en matière de folklore, le meilleur symbole de l'échange inégal. Les Français - un petit nombre - ont découvert le jazz auprès des troupes américaines à la fin de la guerre de 14 mais il fallut, entre les deux guerres, l'effort persévérant (dont beaucoup de voyages) de pionniers - l'aventure de Panassié et du Hot Club de France - pour convaincre des jazzmen de venir jouer en France (à la grande stupéfaction des tourneurs artistiques américains) et pour les promouvoir auprès du public français (sans que l'industrie musicale américaine ne s'y intéresse, du moins avant longtemps). Les critiques et historiens du jazz ont beaucoup analysé les qualités de cette musique, ce qui la rendait propre, d'après eux, à séduire (nouveau-mélodiques et rythmiques, énergie, le fameux et mystérieux « swing », l'improvisation, la décontraction et l'humour, etc.). Ils ont oublié d'expliquer pourquoi cette musique et pas d'autres qui avaient des qualités similaires et que des Français côtoyaient en Afrique et au Maghreb, pourquoi ce sont précisément des Français - et pas des Anglais, des Irlandais, des Italiens ou des Mexicains, par exemple, bien choisis pour des raisons d'échanges existants - qui ont pris la tête de la croisade mondiale pour la promotion du jazz et pourquoi le public français s'est laissé séduire. Vous savez ce que je vais dire : la « bourgeoisie », qui va chercher le jazz, ne trouve pas dans son peuple les musiques auxquelles elle peut accrocher ses rêves, elle n'y voit que vieux « folklore » rural ou folklorisme notabiliaire (elle ne comprend pas en quoi elle a elle-même contribué à lui donner cette image et cette réalité). A la recherche d'un peuple idéal pour se positionner dans la culture française, notamment contre lesdits notables (ajouter « de province », pour le cliché) et les puissants (portés sur le « classique »), elle le trouve à travers le jazz, musique occidentale (mélodie, instruments, circonstances) dans lequel elle peut se reconnaître tout en goûtant ses étrangetés et, surtout, musique qui présente un concentré d'attitudes, d'intelligence, de fierté et de liberté démocratiques unique au monde. Le premier folklore musical moderne. Et folklore d'un peuple qui, ne vivant pas à côté, ne risque pas de gêner, on peut lui accrocher tous ses fantasmes. Le jazz va servir à démocratiser la société française. Le rock aussi, quarante ans plus tard. Qui lui non plus n'arrivera

31 C'est le cas, par exemple, de Baroncelli, félibre provençal qui s'inspira du folklore des cow-boys (vu lors d'une tournée de Buffalo Bill) pour inventer les « traditions » camarguaises, au début du siècle.

pas dans les valises du « coca-colonisateur ». Il faudra dix ans et les succès anglais qui lui bouffent son marché intérieur avec son propre folklore, pour que l'industrie musicale américaine monte un plan d'attaque. Elle s'est bien rattrapée depuis. La guitare contre le musette d'un folklore parisiano-français et contre le jazz. La guitare d'une jeunesse au départ ouvrière. Qui s'identifie aux Noirs du blues et aux petits Blancs (deviendront grands, et riches). Tout un folklore démocratique, donc : blue-jeans, motos, je ne vais pas vous raconter l'histoire. Et le rap? Des années - mais les durées raccourcissent, la démocratisation avance - de clandestinité. Enfants d'ouvriers au chômage d'origine immigrée, au départ. Contre le rock du petit et du grand Blanc. A chaque époque, le folklore U.S. (musique, littérature, cinéma, loisirs, sport, vêtements, travail, etc., dans leurs manières d'être envisagés et agis qui forment un tout) sert à ceux qui veulent démocratiser la société française, qui ne trouvent pas chez eux de folklore idoine à cette fonction et qui savent bien qu'ils ne doivent pas tout attendre de la démocratisation par le haut, par le politique, qu'ils doivent inventer leurs modes de participer, d'intervenir. Mais ce détour systématique a ses risques, et ses limites. Quand l'Amérique est loin, on la réinvente. Lorsque ce sont toutes les classes de la société française qui vont chercher là-bas leurs modèles, non parce que le prétendu impérialisme culturel ³² se ferait plus pressant, mais parce que la société française, unitariste et donc vide d'affluents internes - excentriques donc originaux -, n'est plus capable d'inventer, le folklore nord-américain devient de plus en plus antifolklorique, le risque de clonage survient. Car le folklore américain a aidé la société française à se démocratiser, mais jamais à se pluraliser culturellement.

La première époque de la recherche d'un folklore dans les autrefois a été celle du folklorisme notabiliaire, provincialiste. Souvent dénoncé à juste raison. Méprisé à tort (on a toujours tort de mépriser). Car derrière quelques manipulateurs et beaucoup de naïfs, il y avait là un peuple déboussolé par les changements brutaux et la dévalorisation systématique de ce qu'il était, un peuple qui cherchait, là où il pouvait et comme il le pouvait, à jouer un rôle culturel. Le folklore folkloriste, c'est souvent tout ce qu'on lui laisse comme traces de son intervention dans l'histoire, comme pouvoir de l'illustrer. C'est en partie contre ce folklorisme que se lève la vague des années 70-90. Recherche d'un vieux folklore paré de fallacieuses couleurs idylliques mais dans lequel on sait mieux trier, l'Amérique et la démocratisation sont passées par là. Ou ce que l'on cherche d'abord, ce sont les vecteurs de sa participation, hors des schémas unitaristes, loin des petits et des grands chefs du centre. Où, contrairement à ce qu'affirme le credo républicaniste, on ne cherche pas l'enfermement dans des traditions et des contenus, mais le lieu possible de sa responsabilité pleine et entière à la création d'une œuvre

32 Prétendu impérialisme culturel attribué - bien sûr c'est évident - à un impérialisme économique. La vulgate marxiste et libérale est incapable de penser les chronologies propres aux systèmes culturels. Qu'on pourrait étudier dans le seul fait qu'existe une littérature occitane en France persistant depuis sept cents ans. Par exemple qui bouche plein de coins.

commune ³³. Tous les exemples pris dans la littérature, la pédagogie, les loisirs, la musique le prouvent à l'envi. Ce n'est pas le moindre paradoxe que l'esprit d'initiative collectif, bloqué par ailleurs, ait dû aller parfois, en France, se mouler dans ce qu'il avait d'apparemment le plus opposé, les « vieilles » langues, les vieilles danses, les vieilles musiques. L'exacerbation du sentiment et de la revendication de la différence linguistique tient non aux caractères présumés de ces langues ou des œuvres écrites dans ces langues mais à l'irréductibilité de leurs identités, c'est-à-dire tient à l'idée, simple et juste, que là le centralisme n'est plus le maître. Que, là, la province n'existe plus.

DE LA PROVINCE

A quel point la notion de province peut être étouffante, c'est ce que prouve le chemin, hérissé d'embûches, qu'ont essayé de faire les uns et les autres pour y échapper. Notion qui ne gêne toujours pas la grande majorité de nos intellectuels, de nos journalistes, de nos hommes politiques ³⁴.

Et pourtant comment peut-on sérieusement employer une catégorie qui peut recouvrir indifféremment Marseille, les bourgs de Normandie, la campagne alsacienne, la montagne corse, les villes industrielles du Nord, les villages du Sud-Ouest et les banlieues parisiennes au-delà du périphérique? Comment peut-on ranger indifféremment sous le terme de « provinciaux » les bergers pyrénéens, les grands bourgeois lyonnais, les ouvriers métallurgistes de Lorraine, les pêcheurs vendéens, les travailleurs immigrés d'Orléans et les fonctionnaires bordelais ?

Quelle formidable pensée, qui rétrécit à ce point les horizons, réduit au même les altérités irréconciliables autrement ! Et pensée bien française, spécialité : la langue française est la seule qui ait un terme générique pour désigner tout ce qui n'est pas la capitale ³⁵. Ce qui est, peut-être, le marqueur, comme disent les ethnologues, le plus signifiant de l'identité française ³⁶.

Depuis presque deux siècles, cette notion de province (dans le binarisme Paris/province) est au cœur de tous les discours/actes politiques, de toutes les entreprises économiques et, plus encore, au cœur des travaux de sciences humaines et de toutes les œuvres littéraires, musicales, théâtres, cinématographiques. Non comme un donné que l'on décrit ou dont on prend

33 Sens du collectif qui ressemble fort à une réponse, intuitive, à l'individualisme que promeut la culture nord-américaine.

34 Comme la notion anti-linguistique de « patois » (ou « d'idiomes ») ne gêne toujours pas nos élites, jusqu'à des « linguistes » (?) (cf. *Linha Imaginôt*).

35 Pensée dont auront bientôt honte tous ses penseurs, dès qu'ils auront compris ce qu'elle impliquait comme incompréhension de la France et du monde.

36 Le castillan d'Argentine et le hongrois connaissent, semble-t-il, une acception proche du terme, mais pas équivalente. Dans les autres langues, à ma connaissance, soit un sens tout à fait différent, ne soit pas de terme du tout. Ce qui, depuis deux siècles, n'a pas gêné les traducteurs français. Il faudra refaire toutes les traductions et tous les doublages ciné-radio.

acte, mais comme un axe principal de structuration de la pensée qu'il faut toujours, contre toutes les vraisemblances et toutes les imaginations qui entraînent ailleurs, justifier et re-justifier. Axe que je nomme principal parce qu'il est l'omniprésent toujours et partout inconscient ³⁷. Les critiques de Flaubert ont tout dit sur son œuvre : nul n'a montré comment, aussi bien dans *Madame Bovary* que dans *L'Education sentimentale ou Bouvard et Pécuchet*, il ne décrit pas la province, il l'invente. Qu'il contribue, mieux que d'autres (c'est la clef de son talent), à la construction d'un modèle qui n'est inscrit dans aucune fatalité historique, aucun dessein de la Providence. Construction idéologique sans rapport direct avec mais parallèle (parfois elle la suit, parfois elle la précède) à la construction politique de cette même province, et qui est peut-être, dans une analyse qui ne sépare pas fond et forme mais écoute le rythme ³⁸, le message essentiel de son œuvre. Nous pourrions prendre d'autres exemples, des plus petits aux plus grands, Rimbaud par exemple ³⁹. Nous verrions que seule une pensée élaborée dans un ailleurs intérieur à la France, comme dans mon cas l'étude de la culture et de la littérature occitanes, peut apercevoir l'axe province caché comme tel mais toujours là.

Un siècle et demi d'abêtissement national. Pendant lequel les « provinciaux » sont des citoyens culturels de seconde zone. Où toute œuvre, si elle n'est pas pensée dans et pour l'aréopage (on peut d'ailleurs le faire de Marseille ou de Bordeaux, peu importe) est taxée de provinciale, de « régionaliste ». Une province qu'on écoute mais seulement quand elle parle par ventriloque interposé : se souvenir de l'affaire Dreyfus (et de la question des étrangers au tournant du siècle) où elle est soit « citée en exemple face à la décadence du Paris interlope (mais le Marseille interlope ?), soit pour la railler et faire du "provincial" le type même du conservateur ridicule ou du farouche gardien d'une suspecte pureté ⁴⁰ ». Ce fait en rappelle certains, récents. La province ne parle pas (on lui a coupé la parole, et ses langues), elle est parlée, dirai-je pour paraphraser un auteur qui parlait des paysans mais ne voyait pas, derrière, ce que nous montrons (Bordieu). Cette France provinciale, on l'appellera plus tard France profonde, sans se rendre compte que les mystères fantasmatiques, dont on la pare, ne sont que ceux qu'on y a mis, par l'ignorance de ses réalités cachées derrière le terme province. Le « sérieux » de toute une pensée française est en rapport direct avec son binôme provincial (pittoresque, mystérieux, bêta, étroit, etc.), totalement déterminé par sa place dans ce binarisme dont il est prisonnier. C'est dire la qualité de ce sérieux. On nous dira que tout cela n'existe plus. Je le vois tous les jours partout. Et le terme est toujours employé, preuve que sa pensée continue d'exister. Certains journalistes, qui nous ont entendus critiquer cette

37 L'inconscient de la France est structuré comme un schéma Paris/province.

38 Pour le concept de rythme en littérature, voir Meschonnic, *Critique du Rythme, op.cit.*

39 Pour Flaubert, Rimbaud et d'autres à ce sujet, voir C. Sicre, *Chronique dels Happy Jours in Toulouso, Francia*, Grasset, à paraître (roman).

40 Extrait de C. Sicre, *Un matériau, op.cit.* J'ajoutai : « prisonniers de cette logique, les statuts de l'étranger et du provincial sont ainsi posés ensemble et pour longtemps dans l'idéologie française ».

notion, nous pressent de questions : que faut-il dire à la place (certains disent maintenant « en région ») ? Ils veulent dire autrement en continuant à penser pareil. Il ne faut plus penser comme ça!

La critique de ce structurant de la pensée nationale est ce qui manque à tous : aussi bien aux défenseurs des langues/cultures de France, pour justifier leurs institutions en leur évitant de tomber dans les ornières régionalistes, qu'aux républicanistes et à la plupart des républicains pour comprendre l'origine profonde, la pertinence et le caractère pionnier des mouvements de défense/promotion des langues et cultures de France.

DE L'ENSEIGNEMENT ET DE L'ACTION CULTURELLE

Le débat autour de la Charte a porté essentiellement sur les langues, nous avons vu à la suite de et dans quels errements. Il s'agit de le porter sur la culture. La culture en France, la culture française, les cultures de France. Toutes solidaires. Ce n'est qu'en se pluralisant en profondeur, c'est-à-dire en offrant à tous les Français, dans quelque situation qu'ils soient placés, quelque forme d'expression qu'ils revendiquent, la possibilité de dire et de faire avec les plus hautes ambitions, que la culture française, aujourd'hui encore centraliste, unitariste et faiblement démocratique, peut espérer enrayer son déclin, mal caché par le subventionnisme chauvin et les cocoricos. Ce n'est qu'en jouant le rôle de moteurs pour la pluralisation/démocratisation de la culture de France et de la culture française que les autres cultures de France peuvent espérer se trouver elles-mêmes. Leur message est essentiellement celui qu'elles se sont, bien obligées, forgé dans l'histoire : celui de la résistance multiséculaire, active ou passive, à un système qui les avait condamnées à mort, par souci mal compris de l'intérêt général et non dans quelque machiavélique plan de colonisation. Il convient maintenant que, ce message, elles en fassent profiter toute la nation pour pouvoir profiter elles-mêmes de ses conséquences, loin des utopies autonomistes qui les laisseront sans voix dans d'hypothétiques alliances. C'est la France qu'il faut refaire, tous. Français, nous sommes tous des appelés bretonnants montant se faire tuer au front sans avoir compris un seul mot du discours du lieutenant (mais les ordres gestuels quotidiens et la traduction approximative d'un camarade mort de peur). Nous sommes tous, aussi, ce petit fonctionnaire de l'Education nationale croyant bien faire, en ridiculisant l'élève du fond de la classe qui a lâché un mot de « patois ».

L'histoire d'un peuple à faire surgir. Pour tous. Et qui pourrait le mieux raconter cette histoire, guérir l'histoire de France à la fois de son nationalisme et de son aristocratie (noble et bourgeois), que ceux qui se placent du côté des cultures occultées par ce nationalisme, cet aristocratie?

Comment ne pas voir, par exemple, que l'histoire spécifique de la Corse, totalement exclue des manuels et de la société française, nous permet de

mieux comprendre non seulement les événements actuels (devant lesquels les continentaux, sans référence, restent prisonniers des infos TV) mais aussi de mieux comprendre, entre autres, Napoléon et l'hypercentralisme de l'Empire et donc celui de l'Etat où nous vivons⁴¹. Le régionalisme républicain (et les autres) propose de l'enseigner en Corse. Enfermement. C'est dans *TOUTE LA FRANCE* - jusqu'en *POLYNESIE* - que cette histoire doit être enseignée de façon *OBLIGATOIRE*. Parce que c'est la nôtre. Et cette histoire révélée va transformer notre vision de la France et du monde. Parlerai-je de l'Alsace, sans l'étude de l'histoire de laquelle on ne comprend pas grand-chose à trois guerres franco-allemandes ? Et il faut pénétrer dans sa langue et ses traditions pour comprendre son histoire qui a fait la nôtre, qui est la nôtre. J'en passe. Ce n'est pas de souci d'exhaustivité dont nous parlons. Seuls croiront ça les adeptes de la diversité. C'est de pluralité, pour une autre histoire, une autre conception de l'histoire, une autre façon de l'étudier, de l'enseigner et de la raconter à la télé. Qui, sachant critiquer la spécificité française en matière de négation/occultation des langues/cultures/histoires, porterait sa pierre, unique, à la science historique, à son épistémologie. Parlerai-je de critique littéraire ? Je l'ai fait, quelques lignes pour montrer les ouvertures. De littérature ? Même raisonnement. Les Occitans ne sont pas propriétaires des troubadours, qui ont profondément marqué toute la lyrique de l'Occident, et ce n'est pas parce qu'un nationalisme imbécile et anti-culturel les a bannis des études qu'il faut en priver la France, toute la France. Obligatoire aussi, l'initiation à leurs œuvres. Et ne faudrait-il pas *OBLIGATOIREMENT* apprendre à tous les enfants français ce que c'est qu'une langue créole plutôt que de les laisser ignorants devant un animateur télé qui cache mal un sourire en baladant son micro aux Antilles ou à la Réunion ? Honte à la France ! Et ne faudrait-il pas leur dire d'où viennent les accents plutôt que de les laisser avaler les clichés (ensoleillé, rocailleux, chantant, etc.⁴²) ? Obligatoire, tout ce qui nous débarrasse de notre aveuglement franco-francien, qui délie la parole de tous les peuples et qui nous rend puis intelligents, la critique et les débats feront le tri, au moins il y aura de vrais débats. Les langues/cultures de France sont un réservoir immense de défis à l'intelligence, qui en a peur ? Un réservoir placé là, devant nous, en nous, d'une profondeur insondable. Qui nous permet d'explorer tous les domaines des faits humains dans leur complexité, leur durée, leurs contradictions, derrière leurs masques ou leurs cagoules⁴³. Parce que ces langues/cultures sont la face cachée de toute la

41 Qui fera le grand film - ni nationaliste corse, ni nationaliste français - sur *PAOLI* ? Les cinéastes français ne savent pas qui il est. Ils parlent de Marcos dans les salons branchés (voir *Télérama*).

42 Par ailleurs on sait que la France s'est privée, pendant des décennies, d'émissions radio et télé d'origine québécoise ou africaine francophone, pour de simples problèmes d'accents. La voilà bien la fermeture. Ethniste.

43 Il y a quand même un fait qui devrait étonner : *PAS UN SEUL DES GRANDS PENSEURS FRANÇAIS* qui dissertent à longueur d'année et à longueur d'ondes et de colonnes sur les problèmes complexes de l'Algérie, du Kosovo, de Cuba, de l'Autriche, du Mexique, sur la mondialisation, les chiens de garde, le libéralisme, l'humanitaire, le retour de Marx, les conséquences des nouvelles technologies, etc., pas un seul n'a produit trois lignes qui vaillent sur la Corse, pour

pensée et de la culture françaises, sa partie immergée, ses tatas Maria de province qui, toutes ces années, ont tenu un journal très précis des petites histoires de la famille, son placard à cadavres, son grenier à malles pleines de secrets, le seul lieu où on pourra trouver des génies méconnus qui, en choisissant d'écrire en « patois⁴⁴ », ont vraiment choisi d'explorer les non-dits, ont vraiment choisi, eux (plus sûrement que Stendhal), et pour des motifs supérieurs, d'écrire en des langues qui ne leur ouvraient aucune carrière, qui n'étaient lues que par peu.

On voit que, dans ces perspectives culturelles, il y a d'autres réponses à donner aux revendications linguistiques. Loin des utopies (« langue officielle, obligatoire ! ») qui s'épuiseront vite dans les entreprises concrètes et ouvertes, loin des raideurs républicanistes (on peut espérer qu'ils réfléchiront), loin des hésitations du gouvernement, à mi-chemin entre les deux. D'un côté, au service d'une pédagogie de la langue/langage, d'une pédagogie des langues (bilinguisme, plurilinguisme) et de la science pédagogique tout court⁴⁵. D'un autre, au service du développement de cultures elles-mêmes au service du mouvement de la culture en général, l'enseignement de ces langues trouvera aisément sa juste place.

L'action culturelle est un autre problème. Chantier immense. En 1966, lors de l'inauguration de la maison des Jeunes de Grenoble, André Malraux déclarait : « Avant dix ans, ce mot hideux de province aura cessé d'exister en France. » Horizon indépassable pour une vraie ambition française en matière de culture⁴⁶. Malraux s'est trompé dans la stratégie, il ne savait pas ce qu'était le folklore. L'objectif était le bon, il faut le retrouver. Félix Castan, depuis soixante ans, s'emploie à penser la décentralisation culturelle dans le même but, mais il a, lui, élaboré les principes d'une stratégie tous azimuts (littérature, arts plastiques, baroque, villes-capitales, festivals, cinéma, édition...), un contre-système répondant point par point au système centraliste et faisant autant de propositions. Nous ne dirons pas à sa place (le lire, le publier) tout ce qu'il nous a appris. Et qui va bien loin au-delà des problèmes des langues/cultures, même si c'en est le cœur. Il faudra y aller.

Mais un pas sera déjà fait si l'on comprend déjà que nous ne considérons pas ces langues/cultures comme des existants à sauver, des identités programmant la suite. Que leur mission, dans le sens d'une radicale pluralité et d'une radicale démocratisation culturelle, est de transformer la France, de se transformer elles-mêmes pour la transformer et de la transformer pour se transformer elles-mêmes. Que la France (je m'adresse ici aux régionalistes)

prévoir les événements et les prévenir, éclairer le public, peser sur le gouvernement ou les élus corses, contribuer à faire l'histoire.

44 Mais de nombreux savants, qui ne sont jamais allés y voir, savent déjà - instruits par la rumeur, l'air du temps - qu'il s'agit de « littérature régionaliste ». Ben voyons puisque c'est écrit en « langue régionale » !

45 C'est une nouvelle pédagogie et une préparation au plurilinguisme que vont, majoritairement, chercher les parents des enfants en classes bilingues français/occitan.

46 Mais Jack Lang, vingt ans après, confiait à un journaliste du Revelh d'Oc (Toulouse, été 1986) : « C'est joli, province, je suis moi-même Lorrain... Je n'aime pas le mot région. »

n'est pas à « eux », fantomatiques « autres », mais à tous, et de plus en plus à tous. Que le surgissement des cadavres hors des placards et la liberté donnée aux Français de parler de toutes leurs voix créeront un bouillonnement extraordinaire d'idées⁴⁷ et de projets propres à réconcilier les élites et leur peuple, les branchés et les ploucs, les générations entre elles, propres à redonner un rôle de premier plan aux intellectuels sérieux, à mettre le pays en mouvement, de la base au sommet avec un formidable appétit d'entreprise et de solidarité. Que c'est un nouvel horizon pour toute la nation rassemblée.

Ceci dit je n'ai pas toujours eu, loin de là, cette certaine idée de la France. Mais la voilà. Et j'attends avec impatience qu'on me démontre que ce n'est pas la meilleure.

Claude SICRE

47 J'ai déjà donné ici l'idée de trois films. Pour des millions d'autres, voir *Chronique, op. cit.*